

ANA MARÍA LORANDI / CARMEN SALAZAR-SOLER
NATHAN WACHTEL (COMPILADORES)

Los Andes: cincuenta años después (1953-2003)

Homenaje a John Murra



Capítulo 11



Los Andes: cincuenta años después (1953-2003).
Homenaje a John Murra

Primera edición: agosto de 2003

Tiraje: 500 ejemplares

© 2003 de esta edición por Fondo Editorial de la
Pontificia Universidad Católica del Perú
Plaza Francia 1164, Cercado, Lima-Perú
Telefax: 330 7405; 330 7410; 330 74 11
feditor@pucp.edu.pe

Diseño de cubierta: Iván Larco
Corrección de estilo: María Virginia Varillas
Cuidado de la edición: Óscar Hidalgo

Prohibida la reproducción total o parcial de este libro
por cualquier medio, sin permiso expreso de los editores.

Derechos reservados

ISBN 9972-42-592-4

N.º de Depósito Legal: 1501222003-4324

Impreso en el Perú - Printed in Peru

MANUEL BAUTISTA PÉREZ: UN EXEMPLE D'AMBIGUÏTÉ MARRANE

Nathan Wachtel

LORS DE L'AUTODAFÉ DU 23 JANVIER 1639, à Lima, figuraient 73 condamnés, parmi lesquels 63 judaïsants, dont 11 étaient destinés au bûcher. La répression de ce qui fut appelé la «Grande Complicité» avait commencé en avril 1635, à la suite d'une dénonciation ponctuelle qui ne concernait, à l'origine, que deux ou trois accusés. Pourquoi l'opération atteignit-elle rapidement une si vaste envergure? Se mêlent inextricablement des facteurs complexes, à la fois politiques, socio-économiques, et religieux. Depuis plusieurs années (et même le début du siècle) abondaient les plaintes, reprises par les Inquisiteurs, sur le danger que représentait l'afflux dans la vice-royauté des migrants portugais qui passaient par le Brésil, entraient par le port de Buenos Aires, puis suivaient l'itinéraire terrestre conduisant (par Tucuman, Salta et Jujuy) aux fabuleuses mines d'argent de Potosí. Rappelons que la «Villa Imperial» compte, dans les années 1620, une population de près de 150 000 habitants, soit l'une des plus nombreuses alors au monde. Et de Potosí beaucoup de migrants se répandaient dans le reste de la vice-royauté, notamment jusqu'à sa capitale, Lima. Certes, ces migrants portugais ne sont pas tous «nouveaux chrétiens» mais il n'en sont pas moins soupçonnés et de judaïser, et de fomenter des complots avec les ennemis anglais ou hollandais. À quoi s'ajoutent leurs activités commerciales: l'on n'est

pas surpris de relever dans la correspondance du Tribunal de l'Inquisition de Lima, au début de la répression de la «Grande Complicité», en 1636, une lourde insistance sur le quasi monopole exercé à tous les niveaux par les Portugais (on remarquera qu'elle fait également état de l'itinéraire des migrants par Puetto belo et le Royaume de Nouvelle-Grenade):

Depuis six ou huit années, écrivaient-ils au Conseil le 18 mars 1626, les Portugais sont arrivés en grand nombre à ce Royaume du Pérou (ou auparavant ils étaient déjà très nombreux), par Buenos Aires, le Brésil, la Nouvelle-Espagne, le Nouveau Royaume et Porto-Belo. La ville grouillait de Portugais, beaucoup d'entre eux mariés mais la majorité étaient des célibataires; ils étaient devenus les maîtres du commerce; la rue dite des marchands était presque devenue leur rue; l'impasse était à eux ainsi que presque toutes les échoppes; dans toutes les rues il vendaient avec des malles, à la façon des merciers de cette Cour: tous les étals leur appartenaient. Ils étaient parvenus à une maîtrise telle du commerce, que du brocard à la bure, et du diamant au cumin, tout passait entre leurs mains. Il semblait au Castillan qui n'avait pas un Portugais comme associé de sa boutique qu'il ne ferait pas de bonnes affaires. Ils s'emparaient d'une flotte entière avec le crédit qu'ils se faisaient les uns aux autres, sans avoir un grand capital, et ils fournissaient de la marchandise à leurs facteurs, de la même nation, partout dans le royaume (Medina 1956 [1887]: 45-46).

Dans ce contexte, lors de l'autodafé du 23 janvier 1639, le condamné qui, plus encore que Francisco Maldonado de Silva, attirait les regards de la foule, était sans doute celui que l'on surnommait le «Grand Capitaine», en raison du rôle qui lui était attribué de chef et guide spirituel des judaïsants de Lima: à savoir Manuel Bautista Perez, l'un des plus riches négociants, dans les années 1630, de la vice-royauté du Pérou. La somptueuse maison qu'il avait fait construire, dite «de Pilate», reste de nos jours l'un des plus magnifiques monu-

ments historiques de la ville de Lima. On ne saurait donc imaginer plus frappant contraste que celui qui oppose le «Grand Capitaine» et «Heli Nazareo». ¹ Car Manuel Bautista Perez est d'abord un homme d'affaires qui a bâti son immense fortune sur le trafic des esclaves. Quant à ses sentiments religieux, ils suscitent bien des interrogations, voire posent une énigme: s'il a bien été condamné comme judaïsant, c'est en tant que *negativo*, accusé refusant obstinément d'avouer. De fait, pendant tout son procès il a constamment proclamé, y compris sous la torture, et jusqu'à la mort, sa foi en la loi de Jésus. ² Fernando de Montesinos, qui relate également ses derniers instants, les décrit cependant de manière ambiguë: au pied du bûcher, Manuel Bautista Perez et son beau-frère Sebastian Duarte, tous deux revêtus de la tunique des *relajados* (livrés au bras séculier), échangeant avec émotion le «baiser de paix judaïque», alors qu'auparavant Manuel Bautista n'avait fait que jeter un regard méprisant sur son autre beau-frère, Garcia Vaez Enriquez qui portait, lui, l'habit de «réconcilié», car il était passé aux aveux (Medina 1956 [1887]: 143). Que signifient ce dernier geste et ce dernier regard? Communion avec Sebastian Duarte dans la loi de Moïse, comme le prétend le chroniqueur? Mépris pour son autre beau-frère parce que celui-ci a judaïsé (auquel cas Manuel Bautista serait bien chrétien), ou seulement parce qu'il a avoué?

Manuel Bautista Perez est presque un exact contemporain de Francisco Maldonado de Silva puisqu'il est né en 1590, mais au Portugal, à Ansa, dans l'évêché de Coimbra. ³ Neveu de Diego Rodriguez de

1. Le nom de «Heli Nazareo» avait été adopté par Francisco Maldonado de Silva. Qui dans sa prison avait fait vœu de naziréat.

2. La plus grande partie des archives inquisitoriales du Tribunal de Lima a malheureusement disparu: mais nous avons la chance que le procès de Manuel Bautista Perez a été envoyé au Conseil Suprême de Madrid. Il est conservé à l'Archivo Historico Nacional (plus loin AHN), dans la liasse 1647, n.º 13. C'est un document de 457 folios, à peu près complet.

3. AHN. Inquisición. leg. 1647, n.º 13. «Genealogia», ff. 246 et suiv.

Lisboa, il appartient au cercle des grandes familles bancaires de Lisbonne, celles de Duarte Fernandez et de Jorge de Paz (Boyajian 1983: 122). Suivant la coutume de ces milieux d'affaires, il fait tout d'abord son apprentissage et poursuit ses activités en tant qu'agent au service de marchands commanditaires. C'est ainsi qu'il est amené à résider pendant près d'une année, en 1617-1618, dans le port de Cacheu, sur les côtes africaines de Guinée, où son rôle de facteur consiste à acheter de esclaves et à les fournir aux navires négriers. Au terme de ce séjour, il entreprend un premier voyage pour son propre compte, de Cacheu à Carthagène des Indes, avec une cargaison de 509 esclaves. Or, au cours de la traversée, il en perd 90: soit un taux de mortalité de 17%, très supérieur à celui qui était considéré comme «normal» —de l'ordre de 10 à 12%— (Bowser 1974: 50). Pour sauver son opération de l'échec, Manuel Bautista Perez décide une initiative inhabituelle, qui éclaire d'un premier trait sa personnalité d'entrepreneur: il choisit de continuer son périple Jusqu'au Pérou, afin d'y vendre lui-même sa cargaison.

De fait, quand les trafiquants d'esclaves venant d'Afrique arrivaient à Carthagène, c'était pour eux, généralement, la fin du voyage. Ils vendaient leurs articles et marchandises à un associé, souvent un parent, qui résidait à Carthagène, payaient les droits auxquels ils ne pouvaient échapper, et repartaient pour la métropole d'où ils recommençaient un nouveau cycle. Toute autre opération qui les aurait conduits plus loin (jusqu'à l'Isthme puis au Pacifique) aurait exigé des délais trop longs avant qu'ils ne puissent récupérer les bénéfices de leur investissement. — Quant aux esclaves eux-mêmes, inutile de préciser que, pour la plupart d'entre eux, ils n'en étaient qu'à la moitié de leur voyage. Les intermédiaires établis à Carthagène (ou à Puerto Belo), eux-mêmes facteurs ou associés des grands marchands de Nouvelle-Espagne et du Pérou, assuraient leur redistribution en lots plus petits dans diverses directions, principalement pour Vera Cruz ou Lima.

Suivons un moment ces itinéraires, et plus particulièrement celui qui conduit au Pérou.⁴ L'agent de Carthagène doit tout d'abord, bien évidemment, prendre le relais de l'entretien des esclaves, dépenses indispensables pour préserver la précieuse «marchandise» mais qui ne doivent pas dépasser le taux requis en fonction des bénéfices escomptés. Puis c'est l'embarquement pour Puerto Belo (Sur l'Isthme), avec de nouveaux coûts pour la traversée qui dure de 8 à 10 jours. À Puerto Belo se tiennent les grandes foires à l'arrivée des flottes venant d'Espagne: le trafiquant peut y acquérir d'autres denrées (mais il doit pendant ce temps continuer à entretenir les esclaves). Il faut ensuite traverser l'Isthme jusqu'à Panama: le voyage est certes bref, mais difficile à travers la luxuriante végétation tropicale. Les esclaves en bonne santé font le trajet à pied. parfois femmes et enfants sont transportés par mules, ou par embarcations sur le Rio Chagres. Il convient de prévoir un hébergement pour une nuit (soit de nouveaux coûts), et surtout veiller à éviter les fuites, fréquentes en cette partie de l'itinéraire. L'étape à Panama dure au moins un mois, afin de préparer le voyage pour Callao (le port de Lima). À Panama arrivent également les marchandises de «Chine». Venant d'Acapulco: d'où achats pour diversifier la cargaison, toujours entretien des esclaves, etc. La traversée de Panama à Callao dure encore un mois, après généralement des escales à Paita et Trujillo. Une partie des esclaves est parfois débarquée dans ces derniers ports, et acheminée à pied ou en mules sous la conduite d'un facteur, certains d'entre eux pouvant alors être vendus en cours de route. — Au total, au long du trajet de Carthagène à Lima, les cargaisons d'esclaves subissent de nouvelles pertes, à des taux élevés qui dépassent souvent les 10% (Bowser 1974: 66).

C'est donc une initiative hardie que celle de Manuel Bautista Pérez quand il entreprend de poursuivre lui-même son voyage au-delà de Carthagène (et d'augmenter ainsi les coûts et les risques). Or elle

4. Pour l'étude de ces itinéraires, cf. Bowser 1974: 62-65.

est couronnée de succès: il transporte à Lima un lot de 227 esclaves, dont la vente lui assure des bénéfices si considérables qu'il décide de s'installer dans la capitale du Pérou pour en faire la base permanente de ses activités commerciales (Bowser 1974: 59). Pendant quelque temps encore, il fait régulièrement le voyage de Callao à Carthagène, avant de résider de manière permanente à Lima. En 1627, il épouse dona Guiomar, fille d'un de ses cousins germains, qui vient le rejoindre depuis Séville. C'est désormais le principal agent de Manuel Bautista Perez, Sebastian Duarte, qui effectue les voyages entre Lima et Carthagène (et qui continue à les faire après être devenu son beau-frère en épousant dona Isabel, Soeur de dona Guiomar). Leur réseau commercial s'appuie, à Carthagène, sur des partenaires tels que Blas de Paz Pinto et Luis Gomez Baretó, eux-mêmes représentants des établissements portugais de Séville. Et si leurs opérations entre le Pérou et les côtes caribéennes portent essentiellement sur les esclaves africains, elles n'en sont pas moins diversifiées, avec des importations de cire, perles, émeraudes., etc. Manuel Bautista Perez fait lui-même fonction de correspondant de son homologue de Nouvelle Espagne, Simon Vaez Sevilla, dont il reçoit en dépôt des articles de «Chine» pour le marché péruvien (Boyajian 1983: 122-124).

Les profits tirés de ces activités dépendent de multiples facteurs: niveaux différenciés des prix, coût de l'entretien des esclaves, durée des voyages, délais nécessaires pour la vente, crédit, sans oublier les gains (mais aussi les dépenses) de la contrebande. —Le prix des esclaves varie selon les années et les individus (en fonction de l'âge, du sexe, de l'état de santé, etc.); mais en moyenne, dans les années 1620-1630, un homme adulte de Guinée vaut entre 270 et 300 pesos à Carthagène, tandis qu'à Lima il est vendu pour 500 ou 600 pesos — soit près du double— (Bowser 1974: 61 et 69; tableaux et graphiques de l'Appendice B, pp. 342-345). Quant aux pratiques de Manuel Bautista Perez, elles montrent bien que, même sur les itinéraires officiels, la contrebande joue un rôle prépondérant. Dès son premier voyage, en 1618, il note explicitement dans son livre de comptes

le montant des frais de corruption, soit 6170 pesos, destinés au Gouverneur de Carthagène et à divers officiers de la Trésorerie royale, a fin qu'ils lui permettent de débarquer le double du nombre d'esclaves qu'autorisaient officiellement ses licences (Bowser 1974: 56). Sebastian Duarte, plus tard, procède de même: c'est ainsi que, sur un lot de 222 esclaves qu'il achète en 1632 à Carthagène, 148 (les deux tiers) n'ont pas de certificats réguliers; l'année suivante, en 1633, sur un lot de 177 esclaves, 111 sont aussi illégaux (Bowser 1974: 62). L'ensemble de ces pratiques suppose une organisation rationnelle et détaillée de l'entreprise (y compris celle des soins administrés aux esclaves).

Un tel trafic exige tout d'importantes sommes d'argent, et une grande partie des opérations repose, en outre, sur le crédit. Exemple: quand Sebastian Duarte, en mai 1633, part de Lima à Carthagène, il transporte de l'argent pour une valeur de 215 000 pesos; sur cette somme, 148 000 pesos sont destinés au paiement des dettes résultant de voyages antérieurs. Le capital restant de 67 000 pesos sert à l'achat d'esclaves et au règlement de frais divers. Mais la moitié du coût de ce même lot d'esclaves est couverte par des lettres de crédit payables à un ou deux ans (Bowser 1974: 61 — chiffres arrondis—). —Le crédit est d'autant plus indispensable que la vente des esclaves à Lima peut demander de longs délais. Ainsi, sur un total de 344 «pièces» importées en février-mars 1634, Perez n'en a revendu que 200 en mai, et il lui en reste encore 70 en août. C'est pourquoi le crédit intervient également en faveur des acquéreurs eux-mêmes. La même année 1634, sur 299 esclaves vendus pour une valeur totale de 1800 000 pesos, Perez ne perçoit que 50 000 pesos versés comptant (Bowser 1974: 69 et 70 — chiffres arrondis—). C'est donc en définitive grâce à ses réserves de capitaux, à son réseau de relations commerciales, et à l'organisation générale de son entreprise que Manuel Bautista Perez peut réaliser des profits considérables.

C'est ainsi qu'une opération réalisée en 1630 sur un lot de 189 esclaves, pour lequel Perez investit 100 000 pesos (chiffre arrondi),

et dont le produit de la vente à Lima s'élève à 110 000 pesos, procure un bénéfice de 10 000 pesos, de l'ordre de 10% (Bowser 1974: 70 et 371-372, note 65, pour la compabilité détaillée des opérations effectuées en 1630 et 1631). Ce n'est qu'un résultat relativement médiocre puisque l'année suivante, pour un lot de 140 esclaves, les dépenses atteignent 62 000 pesos, le produit de la vente 81 000 pesos, d'où un bénéfice de 19 000 pesos, de l'ordre de 30%. La différence entre les deux années provient de deux facteurs principaux: d'une part, en 1630 Sebastian Duarte a dû payer en moyenne 400 pesos par esclave à Carthagène, alors qu'en 1631 le prix moyen à l'achat n'était que de 350 pesos; d'autre part, le transport par esclave en 1630 a coûté 140 pesos, tandis qu'en 1631 il a pu être réduit à 90 pesos seulement, car la durée du voyage a été plus brève (Bowser 1974: 70 et 371-372). – Ces exemples se limitent à des opérations ponctuelles. Plus généralement, les activités commerciales de Manuel Bautista Perez portaient annuellement sur un total de 300 à 400 esclaves. On comprend qu'il ait pu ainsi accumuler une énorme fortune: quand ses biens sont confisqués, en 1635, par le Tribunal de l'Inquisition de Lima, leur valeur est estimée à plus de 500 000 pesos.⁵

* * *

Manuel Bautista Perez, trafiquant d'esclaves, portait également un vif intérêt aux arts et aux lettres, puisqu'il avait rassemblé une collection de 125 tableaux, et constitué une bibliothèque de 135 titres (en 155 volumes).⁶ Selon les critères de l'époque, pour un marchand même richissime, il s'agit d'un ensemble d'une rare abondance, et d'une qualité exceptionnelle. Des œuvres peintes nous savons seulement qu'elles comprenaient «86 tableaux de dévotion» et 4 cartes,

5. Cf. Reparaz 1976: 138-140; Millar Corvacho 1983: 27-58; et Quiroz Norris 1986: 237-303.

6. Cf. Reparaz 1976: 105-109; l'inventaire de la bibliothèque de Manuel Bautista Perez est analysé par Pedro Guibovitch Perez 1990: 133-160.

tandis que l'inventaire de la bibliothèque, effectué lors du séquestre de ses biens, nous fournit des renseignements assez complets. Les volumes dont elle se compose se distribuent en catégories très diverses, mais tous sont rédigés en espagnol ou en portugais, ce qui permet de supposer que Manuel Bautista Perez ne lisait pas d'autre langue. L'inventaire de ces ouvrages fait apparaître que 19% d'entre eux relèvent des belles-lettres, 62% de genres profanes (histoire, géographie, droit, philosophie, etc.), tandis que 78% seulement appartiennent au domaine religieux: soit pour ce dernier, par rapport aux autres bibliothèques de l'époque, une part relativement mineure (Reparaz 1976: 107).

Parmi les œuvres profanes, déjà dominantes, on observe qu'un genre l'emporte largement: l'histoire, avec 47 titres (soit environ le tiers de la bibliothèque). Cet intérêt pour les choses du passé signale, chez Manuel Bautista Perez, des préoccupations qui ont sans doute quelque rapport avec sa condition de converso portugais. Une partie importante de ces livres d'histoire concerne en effet les entreprises de découvertes et de conquêtes réalisées par les Portugais au cours des XV^{ème} et XVI^{ème} siècle. Par exemple: les *Décades*, de Diogo de Couto, parues à Lisbonne entre 1602 et 1614; *l'Histoire de la conquête des Moluques*, de Bartolomé Leonardo de Argensola (Madrid, 1609); ou encore les fameuses Pérégrinations en Chine de Fernão Mendes Pinto (Lisbonne, 1628). La curiosité de Manuel Bautista Perez se porte ainsi vers la connaissance des terres lointaines, les découvertes récentes, et la production intellectuelle de son temps. — sur l'Europe figurent des œuvres aussi diverses que *l'Histoire des Goths*, de Julian del Castillo (Burgos, 1582), *l'Histoire d'Italie* de Guichardin (Baeza, 1581), ainsi que plusieurs ouvrages concernant un autre centre d'intérêt de Manuel Bautista, à savoir l'histoire des Flandres (d'Emmanuel Suero, publié à Anvers en 1624; et d'Antonio Carneiro, à Bruxelles en 1625).

La bibliothèque ne contient, curieusement, que peu de volumes sur l'Amérique: si l'on y trouve la *Monarchia indiana* de Juan de Tor-

quemada, publiée à Séville en 1615, ainsi que *l'Histoire du Guatemala*, de Antonio de Remesal (Madrid, 1619), elle ne comporte aucun livre sur l'histoire du Pérou. C'est pourquoi deux exemplaires d'un livret de 15 pages, intitulé *Aparato*, attirent d'autant plus l'attention: il s'agit du plan général de l'histoire de Lima que préparait alors à Madrid le célèbre Antonio de Leon Pinelo. On peut supposer en effet que cet opuscule était parvenu entre les mains de Manuel Bautista Perez par l'intermédiaire du père d' Antonio Leon Pinelo, Diego Lopez de Lisboa, dont l'itinéraire est à la fois exceptionnel et exemplaire: fils d'un judaïsant condamné au bûcher à Lisbonne, réfugié d'abord à Buenos Aires, puis marchand à Potosí, ordonné prêtre après son veuvage, et enfin «majordome et confesseur» de l'archevêque de Lima, Fernando de Arias, il n'avait dû qu'à la protection de ce dernier d'échapper aux poursuites de l'Inquisition. Or, dans les protocoles du procès de Manuel Bautista Perez, on retrouve bien Diego Lopez de Lisboa parmi les membres de son entourage.⁷

Quant à la partie religieuse de la bibliothèque, si elle paraît peu abondante également, son contenu n'en est pas moins suggestif. Outre des ouvrages d'hagiographie, elle comprend en effet des traités de christologie et de dévotion mariale, soit un ensemble de thèmes ou de croyances que rejettent précisément les judaïsants. On relève ainsi deux livres sur la vie du Christ, l'un de Christobal de Fonseca (première partie parue à Tolède en 1596, deuxième partie à Lisbonne en 1602), l'autre de Juan Arze de Solorzano (Madrid, 1605). D'autres

7. AHN. *Inquisición*, leg. 1647, n^o. 13, ff. 183 v-184 r, témoignage de Diego de Ovalle: «Yten dijo que Manuel Bautista convido un día no se acuerda quanto tiempo a a comer a su chacara a francisco de vergara yemo deste que declara y a este y a diego lopez de lisboa clerigo mayordomo del arçobispo y a gonçalo barassa sebastian duarte y otros portugueses...». Cf. également la conclusion du document signé par les Inquisiteurs Juan de Manosca, Joan Gaitan et Antonio de Castro y Castillo, du 15 mai 1637, et publié dans Medina 1945: 371: «En la complicitad presente. Hasta agora no hay cosa de que dar aviso a Vuestra Alteza tocante a este sujeto, *mas de ser muy intimo amigo de los mas esenciales della*, y por esta parte sospecho [c'est nous qui soulignons]».

ouvrages s'inscrivent dans le débat sur la conception de la Vierge: par exemple, *Nombres y atributos* de la Virgen, de Alonso de Bonilla (Baeza, 1624) et *Conception de María Purísima*, de Hipolito de Olivares y Butron (Lima, 1631). On remarque également la présence d'un *Traité de la Comunion*, de Fernando Quirino de Salazar (Madrid, 1612) (Guibovitch Perez 1990: 140-141). Autrement dit, l'intérêt de Manuel Bautista Perez semble se concentrer tout particulièrement, en matière de théologie, sur les questions qui différencient la «loi de Jésus» et la «loi de Moïse». Plusieurs témoignages relatent également ses conversations avec le dominicain Fray Blas de Acosta qui répondait à ses interrogations (*dudas*) concernant la Trinité, la Vierge, ou l'Incarnation du christ.⁸ Cet ensemble de préoccupations suggère une inquiétude religieuse dont on verra qu'elle est très différente de celle des judaïsants les plus radicaux (celle par exemple de Francisco Maldonado de Silva), qui refusent catégoriquement les mystères fondateurs du christianisme.

Parmi les autres domaines représentés dans la bibliothèque de Manuel Bautista Perez signalons, dans celui des belles-lettres, des œuvres telles que les *Trabajos de Persiles y Segismunda* de Cervantes, ainsi que celles d'auteurs comme Luis de Camoens, Lope de Vega, Luis de Góngora, Tirso de Molina ce qui confirme son intérêt pour la littérature contemporaine, mais ne l'empêchait de posséder en traductions un fonds d'ouvrages classiques de l'Antiquité, soit de poésie (Virgile, Ovide), soit de morale et de philosophie (Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle), soit évidemment d'histoire (Xénophon, Plutarque, Tacite). Complètement enfin le tableau des livres de médecine, de sciences naturelles, ainsi que des œuvres d'ordre pratique, en relation avec les activités marchandes de Manuel Bautista Perez, portant sur les méthodes de comptabilité, l'arithmétique, et l'exercice du commerce. —Au total, si l'on admet que la composition de sa bibliothèque reflète bien la personnalité de Manuel Bautista Perez, elle

8. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.° 13, le témoignage de Luis de Vega, f. 104 r.

correspond à celle d'un homme de vaste culture, non pas encyclopédique, certes, mais diversifiée, équilibrée, et dont on peut avancer qu'elle est certainement exceptionnelle chez un trafiquant d'esclaves. Elle paraît essentiellement tournée vers le concret, les questions historiques et la connaissance du monde présent, mais non dénuée de préoccupations spirituelles et religieuses.

* * *

Nos informations sur la nature des sentiments religieux de Manuel Bautista Perez sont cependant très contradictoires. Il a constamment manifesté une vive dévotion chrétienne, mais il est considéré en même temps comme le guide spirituel des judaïsants de Lima, et condamné au bûcher comme tel. Les pratiques chrétiennes dont il faisait ostentation n'étaient-elles que masque trompeur, afin de mieux dissimuler son crypto-judaïsme? C'est évidemment ce que concluent les Inquisiteurs, ainsi que Fernando de Montesinos, le chroniqueur de l'autodafé de 1639:

À l'extérieur, il paraissait grand chrétien, il observait les fêtes du Saint-Sacrement, il assistait à la messe et aux sermons, surtout s'ils traitaient de l'Ancien Testament. Il se confessait et communiait souvent, il était membre d'une congrégation, et pour l'éducation de ses enfants, il employait des prêtres comme précepteurs (mais il était si fidèle à sa nation qu'il voulait qu'ils fussent baptisés de la main de Portugais): enfin il faisait tant d'œuvres de bon chrétien qu'il éblouissait même ceux qui étaient le plus portés à se demander s'il n'y avait pas tromperie en de telles actions. Mais il ne put tromper le saint-Office de l'Inquisition.⁹

9. Cf. Medina 1986 [1887]: t. II, 134-135: «En lo exterior parecia gran cristiano, cuidando de las fiestas del Santo Sacramento, oyendo missa y sermones principalmente si se trataba en ellos de historia del Testamento Viejo, confesaba y comulgaba a menudo, era congregante, criba sus hijos con ayos sacerdotes (pero tan efecto a su nación que

La dévotion de Manuel Bautista Perez envers le Christ, la Vierge et les saints paraît néanmoins inspirée par une foi vive et sincère. Au cours de son procès, il présente treize témoins pour sa défense, parmi lesquels figurent sept religieux, et notamment Nicolas Duran, ancien provincial de la Compagnie de Jésus, et le Père Juan de Cordaba, Jésuite également et qualificateur du Saint-Office, qui tous attestent la description que fait Fernando de Montesinos: assiduité à la messe, soin scrupuleux à remplir ses obligations au sein de plusieurs confréries (de l'hôpital San Andres, de San José, etc.), charité et générosité dans les bonnes œuvres. Écoutons par exemple son confesseur, le Père jésuite Francisco de Villalva, qui insiste sur la ferveur et le recueillement de Manuel Bautista:

Il le confessait tous les jours de Notre Dame et tous les jours de jubilee de la congrégation, c'est-à-dire chaque mois, et il le voyait rendre grâces après la communion pendant presque toute la matinée.¹⁰

Le Père de Villalva ajoute qu'il confessait également la femme de Manuel Bautista, dona Guiomar, sa belle-sœur, dona Isabel, ainsi que les autres personnes de sa maison «qui fréquentaient avec grand soin les choses du service de Dieu».¹¹

quisso fuessen bautizados de manos de portuguesses): finalmente hazia tales obras de buen cristiano, que deslumbraban aun a los mas atentos a uer si podia a uer engano en acciones semejantes, mas no pudo al Santo Oficio de la Inquisición».

10. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 364 r: «... le ueia confesar y le confesaba todos los dias de nuestra Senora y los dias de jubileo de la congregacion que es cada mes y ansimismo le ueia dar gracias despues de la comunion muy despacio en que gastaua la mayor parte de la manana y le ueia ansimismo oyr sermones en la yglesia de la compania».

11. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, *ibid.*: «... y ansimismo confessaba este testigo a su muger y cunada y otra gente de su cassa y todos tenian cuidado de frequentar las cosas del servicio de dios».

D'autres témoignages sont portés par deux aumôniers de l'hôpital de San Andres, qui décrivent les activités de Manuel Bautista Perez en tant que membre de la confrérie. C'est ainsi que le Père Francisco Fajardo «le voyait se rendre à l'hôpital une semaine chaque mois, lorsque c'était son tour, avec grand soin, avant six heures du matin jusqu'à midi, et l'après-midi jusqu'à cinq heures et demi», et il apportait des cadeaux aux malades. Chaque année il recueillait plus d'aumônes que tous les autres. Et «pendant la semaine ou il était de service, il entendait deux ou trois messes, toujours le resaire à la main». ¹² – Quant au Père Pedro Refolio, il rappelle le zèle de Manuel Bautista à mettre ses richesses au service de la célébration des saints: «Lors des fêtes de l'église, il prêtait ses bijoux, ses estampes et ses reliquaires, et il se souvient qu'à l'entrée de la Compagnie de Jésus il vit une fois un saint Christ qui appartenait au dit Manuel Bautista Perez». ¹³ Manifestations ostentatoires de dévotion, certes, mais coutumières en cette première moitié du XVII^e siècle: homme de son temps, Manuel Bautista participe pleinement des formes spectaculaires de dévotion baroque. Il est difficile de déterminer dans quelle mesure il y adhérait en son for intérieur, mais peut-on vraiment les réduire à de pures apparences, dénuées de toute sincérité?

12. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 356 r-356 v: «Dijo que donde mas se comunico este testigo con el dicho Manuel Bautista fue siendo hermano de San Andres y en particular un ano que hizo officio de diputado obra cinco anos y alli le ueia este testigo acudir con particular cuidado al dho Manuel Bautista la semana que le cabia que es una cada mes y estaua en el ospital desde antes de las seis de la manana hasta medio día y a la tarde hasta las cinco y media de la tarde... y en las limosmas que se pedian por uno de los deputados en cada semana quando le cabia al dho Manuel Bautista todos los anos juntaba mas que los demas veinte y quatro en su semana y ansimismo vey a este testigo que la semana que le cabia servir en el dho ospital oya dos o tres misas el dho Manuel Bautista y siempre con el rosario en la mano».

13. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 357 r-357 v: «... y para las fiestas de la yglesia sabe que prestaba sus joyas y laminas y relicarios y en particular se acuerda que en la porteria de la compania vio una vez un santo christo muy rico que hera del dho Manuel Bautista en una festividad».

* * *

À supposer que la dévotion chrétienne de Manuel Bautista Perez n'était qu'un masque, que tentait-il donc de dissimuler? Au cours de son procès, une trentaine de témoins déposent à charge: leurs accusations présentent fréquemment un caractère très général, les faits rapportés sont souvent vagues, connus seulement par oui-dire, tandis que certaines notations éparses paraissent en revanche suggestives. Si l'ensemble du tableau comporte bien des incertitudes, il n'en produit pas moins une forte présomption de culpabilité.

Mais de quoi exactement Manuel Bautista Perez était-il coupable? On remarque tout d'abord qu'il a déjà eu affaire au Tribunal de l'Inquisition de Lima bien avant le déclenchement des poursuites contre les judaïsants de la «Grande Complicité». Il ne s'agissait pas alors, dans la mesure où Manuel Bautista Perez était concerné, directement d'une question de foi. Il s'était en effet vu impliqué, une dizaine d'années auparavant, dans la liquidation des biens séquestrés d'un judaïsant, Garci Mendes de Duenas (mort en prison et brûlé en effigie lors de l'autodafé de 1625). Ce dernier avait bénéficié d'une créance de 7700 pesos sur un certain Francisco Garcia Merchan qui, ne pouvant honorer sa dette, signa une autre reconnaissance d'un montant équivalent en faveur de Manuel Bautista Perez, avec Garci Mendes de Duenas pour garant. Tels qu'on peut les reconstituer, les faits sont ambigus: Manuel Bautista avança-t-il la somme pour le remboursement de la dette, ou (plus probablement encore) était-il complice d'une tentative de dissimulation de biens confisqués par l'Inquisition? Quand survinrent l'arrestation de Garci Mendes de Duenas et le séquestre de ses biens, Manuel autista aurait dû, en principe, se présenter devant le Tribunal du Saint-Office pour l'informer de cette créance. Il n'en fit rien, mais réclama à plusieurs reprises à Francisco Garcia Merchan de lui payer les 7700 pesos. Le Tribunal, considérant que la somme faisait partie des biens de Garci Mendes de Duenas, et soupçonnant une dissimulation, convoqua

Manuel Bautista Perez pour lui demander de s'expliquer. Celui-ci s'excusa en invoquant l'avis des théologiens qu'il avait consultés sur la conduite à suivre, et les choses en restèrent là.¹⁴ Mais on retrouve, dix ans plus tard, les témoignages relatant l'affaire, soigneusement archivés par la Tribunal. Le nom de Manuel Bautista Perez apparaît une deuxième fois dans les archives de l'Inquisition un peu plus tard, en 1627. L'épisode est raconté par trois témoins: un beau matin, en plein centre de la ville, sur l'un des murs de la place du Cabildo, l'on découvrit un placard ou l'on pouvait lire l'annonce suivante:

Qui souhaite apprendre la loi de Moïse peut s'adresser à Diego Ovalle, Rodrigo Davila et Manuel Bautista Perez: ils la lui enseigneront.¹⁵

L'auteur, évidemment anonyme, de cette dénonciation avait employé une écriture «qui ressemblait à celle d'un enfant».¹⁶ Pas plus que la précédente, cette affaire n'eut de suite dans l'immédiat. Mais on constate que Manuel Bautista Perez avait déjà des ennemis qui l'accusaient de judaïser.

En ce qui concerne la «Grande Complicité», l'on ne peut suivre ici les détours de tous les témoignages, répétitifs, ni le déroulement du procès en ses détails. À titre d'illustration, examinons les dépositions successives de l'un des témoins les plus représentatifs, Jorge Rodriguez Taveres, qui avait été amené, à la suite de mauvaises affaires, à solliciter l'aide de Manuel Bautista Perez.¹⁷

Lors de sa première audience, le 29 août 1635, après avoir protesté de sa foi chrétienne, il raconte que chaque fois qu'il se rendait chez

14. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 13 r-14 v.

15. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 12, le témoignage entre autres de Fray Rodrigo Alvarez franciscain, f. 23 r: «Quien quisiere aprender o saber la ley de Moyses acuda en casa Diego de Ovalle. Rodrigo Davila y Manuel Bautista Perez, que ellos se la ensenaran».

16. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, *ibid.*: «... letra como de niños».

17. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 47 r-59v.

Perez il trouvait dans sa maison des réunions qui éveillaient en lui un sentiment de malaise; c'est pourquoi il repartait dès qu'il avait réglé son affaire, sans se mêler davantage aux personnes présentes.¹⁸ Pourquoi, demandent les Inquisiteurs, ces réunions lui inspiraient-elles un tel «scrupule» (*escrupulo*)? Taveres explique qu'il entendait beaucoup de gens en ville «murmurer» à leur propos; en outre Perez se promenait souvent avec ses amis, ils conversaient longuement entre eux: son «scrupule» lui venait de voir «tant de promenades et tant de conversations secrètes». ¹⁹ Quel genre de scrupule, insistent les Inquisiteurs? Les gens «murmuraient», répond Tavares, que dans ces conversations on traitait de choses «contre la foi catholique». ²⁰ De quelle «secte» s'agissait-il? Le témoin «suppose» (*presume*) qu'il s'agissait d'affaires de Juifs, qu'ils traitaient de la loi de Moïse, parce que ces conversations duraient si longtemps, en secret, etc. Puis Tavares ajoute qu'il avait également entendu dire qu'autrefois, un matin, était apparu un placard où Manuel Bautista Perez était dénoncé comme judaïsant. Une deuxième audience a lieu le lendemain 30 août. Spontanément, dès le début, Jorge Rodriguez Taveres raconte un épisode plus précis, et donc plus compromettant que tout ce qu'il avait pu déclarer la veille. Deux ans auparavant il s'était rendu chez Manuel Bautista Perez pour lui demander d'être son créancier dans une certaine affaire. Il le trouve déjà occupé avec un autre marchand. Était également présent Francisco Lopez Feo qui attendait «assis près de la porte du jaradin». Manuel Bautista Perez

18. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 47 v: «... en las vezes que entraba en casa de Manuel Bautista Perez antes que le sucediese su perdida bia mas juntas que siempre. Tubo escrupulo dellas y que después que negociaba su negocio salia...».

19. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 48 r: «... siempre estaua de ordinario con algunos mas amigos suos como era de su casa siempre passeandose hablando entre ellos y que siempre tuuo escrupulo de tanto passeo y hablar en secreto entre ellos».

20. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 48 r-48 v: «... que auia oydo decir tambien muchos tiempos a que podria ser que se tratasse alli alguna cosa que no fuese de la fe catolica y que esas conversaciones en su casa siempre oya murmurar en el pueblo».

prie Jorge Rodriguez Tavares d'attendre à son tour, et de prendre place à côté de Francisco Lopez Feo. Les deux visiteurs, faisant ainsi ensemble antichambre, engagent conversation. Au cours de celle-ci, Francisco Lopez Feo en vient à tenir des propos d'une telle audace qu'on se demande dans quelle mesure le récit du témoin rend sincèrement compte des faits. Voici les extraits du dialogue, tels qu'il les rapporte:²¹

– Francisco Lopez Feo: «Cette nuit, j'ai lu les grâces que Dieu a accordées» à Moïse et à son peuple; et je crois que ceux qui suivent la loi de Moïse font de bonnes affaires, et gagnent beaucoup d'argent. Ne voulez-vous pas, Monsieur, que nous suivions cette loi?»

– Jorge Rodriguez Tavares: «Vous plaisantez? Quelles sottises (*disparates*) dites-vous là»

– Francisco Lopez Feo: «Oui, bien sûr, je plaisante», et il change de sujet de conversation.²²

Jorge Rodriguez Tavares règle ensuite son affaire avec Manuel Bautista Perez, qui accepte de lui prêter 6000 pesos. Le témoin insiste alors sur le fait qu'il n'est retourné chez son créancier que deux ou trois fois, afin de rembourser sa dette, et que, par la suite, il n'a plus jamais fait affaire avec des Portugais, mais uniquement avec des Espagnols. Puis il exprime son vif regret de n'avoir pas informé le Saint-Office, à l'époque, de sa conversation avec Francisco Lopez Feo.²³

21. Le procès verbal de ces dialogues est rédigé à la troisième personne, avec pour chaque réplique la mention: «un tel dit que...», ou: «il répondit que...»: je prends la liberté d'omettre ces indications. Et de transcrire les répliques à la première personne, sous forme de «dialogue de théâtre», en signalant à chaque fois l'identité du locuteur.

22. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 50 v: «... luego dijo que un rato desta noche auia estado leiendo las mercedes que Dios hiço a Moises y a su pueblo y veia que los que siguen la lei de Moises tienen plata y les da Dios buenos subcessos... por estas comodidades se podia seguir esta ley. Quiere V.M. q la sigamos... y que este confessante le dijo muy buen disparate esta diciendo, y que el dho Francisco Lopez Feo le dijo claro esta que por disparate estoy diciendo esto».

23. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 50 v.

Le jour suivant, 31 août, se tient la troisième audience, au cours de laquelle Jorge Rodriguez Tavares essentiellement sur son soin à ne pas fréquenter le milieu des Portugais de Lima, et évoque à ce propos un entretien qu'il avait eu avec le médecin Thome Quaresma, qu'il cite en quelque sorte comme témoin à décharge.²⁴ – Dix jours passent et, lors de la quatrième audience, le 10 septembre, c'est un coup de théâtre: Jorge Rodriguez Tavares avoue spontanément que le démon l'a trompé et que, depuis deux ans, il vit dans l'erreur. Car il s'était bel et bien laissé convaincre par Francisco Lopez Feo. Il se trouvait alors en grande difficulté financière, et c'est pourquoi, explique-t-il comme pour se disculper, «il crut que ce qu'il lui avait dit était sûr et certain, et qu'il deviendrait riche en respectant la loi de Moïse». ²⁵ Reprenant donc son récit, et corrigeant ses déclarations antérieures, Jorge Rodriguez Tavares reconnaît maintenant qu'il revint peu après chez Manuel Bautista Perez qu'il trouva en compagnie de Sebastian Duarte et de Francisco Lopez Feo. Ce dernier s'approche de Tavares, ils parlent entre eux un moment, puis Francisco Lopez Feo se tourne vers Manuel Bautista Perez:

– «Monsieur le Capitaine, Monsieur Jorge Rodriguez Tavares est aussi des nôtres.»

– Manuel Bautista Perez: «Je me réjouis que nos soyions tous unis. N'ayez pas de souci. Monsieur Jorge Rodriguez Tavares, vous pouvez compter sur moi. Je ferai pour vous tout ce que je pourrai». ²⁶

24. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 51 v.

25. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 52 v: «que como se vio pobre y en necesidades la parecio q lo q el decia era acertado y cierto, y q por aquel camino seria rico guardando la ley de Moises».

26. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 52v – 53 r: «... y se volvio el rostro a los dhos Manuel Bauptrista Perez y Sebastian Duarte, y les dijo Senor Capital el Senor Jorge Rodriguez Tabares es tambien de los nuestros y que el dho Manuel Bauptrista Perez dijo mucho me huelgo que searnos todos unos no se aflija V. M. Senor Jorge Rodriguez Tabares q aquí estoy yo q haze por V. M. todo quanto pueda».

Les affaires de Jorge Rodriguez Tavares continuent cependant à périlcliter; il fait bientôt faillite et se voit incarcéré dans la prison royale. Manuel Bautista Perez et Sebastian Duarte viennent lui rendre visite, et quand il est libéré, ils l'exhortent à faire de «bonnes œuvres» pour que Dieu lui accorde son aide. Tavares décide donc de jeûner un jour par semaine, le vendredi, «en observance de la loi de Moïse».27 Pourquoi le vendredi plutôt que le lundi ou le jeudi, qui correspondent généralement à la coutume du jeûne marrane? Ne s'agirait-il pas en l'occurrence d'une manière de syncrétisme judéo-chrétien? — au cours des audiences suivantes (les 13 et 14 septembre), Tavares continue à évoquer sur un mode répétitif réunions et conversations, tout en citant de nombreux noms de participants. C'est ainsi que, dans le cercle du «Grand Capitaine», il retrouve le médecin Thome Quaresma, mais désormais tous deux se déclarent l'un à l'autre comme observants de la loi de Moïse. Au total, ce qui frappe dans les aveux de Jorge Rodriguez Tavares, c'est le manque de précision quant aux cérémonies et rites que célébraient tous ces judaïsants: ils se réunissent, parlent et se promènent beaucoup, mais nous n'apprenons pas grand chose sur le contenu de leurs croyances ou le détail de leurs pratiques (à part le lieu commun très prosaïque sur la richesse que le Dieu d'Israël accorderait aux fidèles de sa loi).

Il en est de même pour les autres témoins, prisonniers également pour la plupart, et présumés judaïsants. Lorsqu'ils évoquent des pratiques rituelles dans leurs aveux, ils ne font généralement qu'énumérer des thèmes bien connus, ne serait-ce que grâce aux édits de foi publiés régulièrement par le Saint — Office: la chemise propre le samedi, les jeûnes d'Esther et du Grand Jour (Kipour), la non consommation du porc, etc. Les seules descriptions relativement précises proviennent des deux domestiques, Juan Lucas et sa femme Maria de Quesada, qui signalent les habitudes alimentaires de Manuel Bautista Perez et de sa femme, dona Guiomar: celle ci leur recommandait

27. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f 54 r.

de n'acheter que la partie antérieure des animaux, pour éviter la *landrecilla* (la partie postérieure où se trouve le nerf sciatique); de même, pour la préparation de la viande, ils devaient la faire tremper dans de l'eau toute une nuit pour en vider le sang.²⁸ Mais il est vrai que ces coutumes font elles aussi partie des lieux communs sur les pratiques marranes.

Les notations les plus suggestives, parmi ces témoignages, rapportent certaines scènes de la vie quotidienne, ou des propos attribués au «Grand Capitaine qui contribuent à éclairer sa personnalité. Antonio de Acuna raconte, par exemple, qu'au cours d'une des fameuses promenades Manuel Bautista Perez aurait déclaré: «Lisbonne serait la plus belle ville au monde, et la meilleure pour y vivre, s'il n'y avait pas l'Inquisition et sa cruauté envers ceux qui suivent la loi de Moïse. Dieu la détruira un jour par un feu céleste».²⁹ Interrogé plus tard sur ce chef d'accusation, Manuel Bautista répond avec bon sens qu'il a bien dit que Lisbonne était la meilleure ville au monde, il reconnaît avoir déploré que les «nouveaux chrétiens» y fussent tenus en suspicion, mais nie avoir jamais mis en cause le Saint-Office. Défense habile, sinon tout à fait plausible.

Le même Antonio de Acuna décrit la réaction de Manuel Bautista Perez au sujet de l'image d'un saint qui se serait mis à pleurer: «Ce sera comme ce miracle de la statue de la vierge qui, lors d'un trémblement de terre, a tourné son visage vers l'autel: c'est à cause du trémblement de terre qu'elle a bougé»³⁰; et il serait moqué des miracles en général. Interrogé également sur ce point, et conscient du caractère périlleux de la question, Manuel Bautista nie avoir douté des miracles, et prétend n'avoir donné l'exemple de la statue de la

28. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 64 v – 65 r: 69 r – 70 r.

29. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 28 r – 28 v.

30. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 30r: «y el dho Manuel Bauptrista reiendo se dijo sera como el de la imagen del milagro que dicen que quanto el temblor grande volvio la cara al altar, no siendo ansi, sino que meneo algun tanto de la postura en q estaba por causa del temblor».

Vierge que pour affirmer le contraire de ce qu'on lui faisait dire. Sa défense paraît ici moins convaincante, et si les propos que lui prête Antonio de Acuna sont authentiques, ils confirmeraient une tournure d'esprit orientée vers une explication rationnelle du monde.

Au fil des dépositions un autre trait vient s'ajouter au portrait de Manuel Bautista, celui d'une certaine forme d'humour. Voici une anecdote fort suggestive: un jour où il parcourait les rues en demandant l'aumône, en tant que membre de la confrérie de San Andres, il rencontre le «nouveau chrétien» Manuel de Espinoza. Celui-ci met la main à sa bourse, puis s'excuse:

– Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ai pas d'argent sur moi; mais nous nous reverrons, et je vous donnerai très volontiers.

– Ah! Monsieur, réplique Manuel Bautista, bien que vous suiviez la loi de Moïse, c'est une bonne chose de faire l'aumône, la loi de Moïse le recommande!³¹

Plaisanterie à double sens, caractéristique d'un style que l'on peut qualifier de «marrane».

* * *

L'ensemble des témoignages devant de Tribunal finit ainsi par présenter un tableau éminemment suspect, selon lequel Manuel Bautista Perez vivrait entouré d'un vaste cercle de parents, amis et clients, unis non seulement par les liens de solidarité entre Portugais, mais aussi par une vraisemblable et commune adhésion à la loi de Moïse.

31. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 146 r: «... estando este que declara en la calle y luego dijo que debajo de los portales de los escrivanos llego el manuel bautista perez que andava pidiendo limosna para san andres y se la pidiendo y diciendo este que se la daria de muy buena gana metio mano a la faltriquera y no la allo y le dijo perdone V. M. que no traygo plata, bolveremos a encontrarnos y la dare a V. M. el dho manuel bautista perez dijo ea senior aunque V. M. guarda la ley de Moysses bueno es dar limosna q en la ley de Moysses limosna se da...».

Parmi les déclarations qui confirment ces fortes présomptions, on retiendra tout particulièrement celles de Sebastian Duarte, son associé, beau-frère et homme de confiance. Dans un premier temps (audiences des 14 et 17 juin 1636), celui-ci commence en effet par avouer, et raconte qu'en 1622 lui-même et Garci Mendes Duenas s'étaient déclarés l'un à l'autre comme judaïsants. C'est à la même époque que ce dernier aurait convaincu Manuel Bautista Perez d'adhérer lui aussi à la loi de Moïse.³² Cette information corroborerait l'hypothèse avancée plus haut sur la complicité de Manuel Bautista dans une tentative de dissimulation des biens séquestrés du même Garci Mendes Duenas. Par la suite, Sebastian Duarte et le «Grand Capitaine» auraient observé ensemble les jeûnes du jeudi, ceux «du mois de septembre», ainsi que le repos du samedi dans la mesure où le permettaient leurs incessantes occupations. Plus tard, après le mariage de Manuel Bautista avec dona Guiomar, ils se trouvèrent moins libres dans leurs pratiques judaïsantes, qu'ils continuèrent cependant, plus épisodiquement, en se réfugiant dans le bureau de Manuel Bautista, ou lorsqu'ils devaient se rendre à Callao.³³ Même si la notation concernait dona Guiomar a pour but de la disculper (ainsi que sa sœur, dona Isabel, épouse de Sebastian Duarte), on est tenté d'accorder crédit à la tonalité générale de ces aveux en raison de la personnalité de leur auteur. Celui-ci ne tarda pas à les rétracter, comme le firent la plupart des auteurs accusés, à la suite des communications qu'ils purent établir entre eux dans leur prison. Ces rétractions massives, qui retardèrent le cours des procès, étaient sans doute dictées par le «Grand Capitaine» lui-même: jusque dans les geôles

32. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 154 v – 155 r.

33. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 156 v: «Y ten dixo que desde el ano de veinte y ocho que volvio el dho manuel bautista a esta ciudad con dona guiomar su mujer no pudieron continuar en la comunicacion y guarda de la ley de Moyses en haçer sus ritos y çerimonias según y como se los enseno el dho garci mendez de duenas con la libertad y comodidad que antes lo haçian...».

inquisitoriales, il conservait toute son influence sur les membres de sa mouvance.

L'on est donc amené à admettre, chez Manuel Bautista Perez, un probable attachement à la loi de Moïse. Mais qu'en était-il exactement de ses croyances? L'on a vu que la partie religieuse de sa bibliothèque signale un intérêt pour les aspects de la théologie chrétienne que rejettent les judaïsants (l'Incarnation du Christ, la Vierge ou la Trinité). C'est de ces thèmes, ainsi que de celui du «chaos» qu'il discutait également avec l'un de ses interlocuteurs chrétiens, le frère dominicain Blas de Acosta.³⁴ D'autres notations attestent en même temps, chez lui, une claire conscience de l'extrême pauvreté des connaissances et des pratiques judaïsantes de ses amis liméniens. C'est ainsi qu'au cours d'une conversation Amado Dionis Coronel et lui-même conviennent que tout ce qu'ils savent en matière de religion juive se réduit à des formules banales, en quelque sorte stéréotypées:

Tout ce qu'ils connaissaient de la dite loi était très général, car on ne connaissait pas ici les cérémonies juives, et il n'avait jamais vu personne, ici, qui sût davantage que jeûner le mardi et le vendredi, observer les samedis, ne manger ni lard ni poisson sans écailles, et autres choses que savaient les chrétiens, à savoir que Dieu avait donné la loi à Moïse et accordé ses grâces aux fils d'Israël. Seuls ceux qui vivaient là où on observait ces cérémonies les connaissaient parfaitement, et à cause des grands risques que l'on courait à faire connaître les cérémonies de la loi de Moïse en Espagne, il n'y avait personne qui pût en rendre raison.³⁵

34. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 104 r.

35. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, témoignage de Amaro Dionis Coronel. Ff. 197r – 197v: «... que todo quanto sauia de la dicha ley era por mayor, porque las ceremonias de los judios aca nos se sabian, y que nunca hauia uisto aca persona que supiera mas que ayunar martes y viernes y guardar los sabados, no comer tocino ni pescado sin escama y otras cosas que sabian los cristianos como eran que Dios auia dado la ley a Moyses y las mercedes que auia hecho a los hijos de Ysrael y que todo era cosa vulgar, y que solo aquello que vivian adonde se guardaua lo sabian perfectamente y que por el mucho

Ces considérations sur les différences entre ici et là-bas sont confirmées par d'autres témoins, tels que le neveu de Sebastian Duarte, Juan Rodriguez Duarte:

[Manuel Bautista Perez] disait que dans les Flandres ceux qui observent la loi de Moïse font plus de cérémonies qu'ice, parce que là-bas ils les connaissaient mieux.³⁶

Le même Juan Rodriguez Duarte rappelle également la prudence du «Grand Capitaine» même à l'égard de son épouse, d'où une observance toute concentrée en son for intérieur:

... comme je suis marié [confiait Manuel Bautista Perez], je ne peux faire toutes les cérémonies que je voudrais dans la loi de Moïse, mais j'en fais quelques-unes intérieurement.³⁷

Dès lors prennent sens les innombrables répétitions des témoins sur les réunions dans dans la maison de Manuel Bautista Perez, les interminables promenades dans les rues de Lima et à la campagne, au cours desquelles ses amis et lui-même conversent longuement, parlent de la loi de Moïse, évoquent ses rites et cérémonies. Leur ferveur s'exprime en ces palabres elles-mêmes indéfiniment, ou plutôt rituellement répétées. Ainsi que le relate Jorge Rodriguez Tavares, «tous se réjouissaient beaucoup de traiter de la dite loi, et il éprouvait également du plaisir à entendre les grâces que le Dieu d'Israël avait accordées aux Juifs».³⁸ Cependant, selon les premiers

riesgo que se corria en traer las cerimonias de la ley de Moyses a Espana no auia quien diese razon dello».

36. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 217 v: «dixo que en flandes hacian los que guardauan la ley de Moisses mas ceremonias que aca porque alla se sabia mas bien».

37. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 217 r: «... como soy casado no puedo hacer todas las ceremonias que quisiera de la ley de Moisses pero ynteriormente hago algunas en guarda de la dha ley de Moisses».

38. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, 54 v: «... y todos se alegraban mucho de tratar de la dha ley y este tambien se olgaba de oyr las mercedes que el Dios de Ysrael auia echo a los judios».

aveux de Sebastian Duarte, c'est avec ses amis les plus proches que, pour ces conversations, Manuel Bautista Perez partageait le secret de son bureau:

Souvent, dans le dit bureau, se réunissaient le dit Manuel Bautista Perez, ce confessant, le dit Juan Rodriguez Duarte et Luis de Vega, soit de jour soit de nuit, car c'est là qu'ils se trouvaient en permanence pour leurs affaires, et tous quatre parlaient des choses de la loi de Moïse, de ses rites et cérémonies.³⁹

En somme, le «Grand Capitaine» et ses amis parlent plus qu'ils ne pratiquent, et tout se passe pour eux comme si le rite principal consistait précisément en la parole, et dans le culte du souvenir.

* * *

Est-ce cette conscience d'un crypto-judaïsme très appauvri, et en quelque sorte laïcisé, qui soutient Manuel Bautista Perez, au long de ses années d'incarcération, dans son obstination à tout nier? On a vu en outre qu'il garde assez d'ascendant sur ses amis, même en prison, pour les convaincre de rétracter leurs aveux. C'est sans doute aussi le sentiment ibérique de l'honneur qui inspire le riche homme d'affaires dont la somptueuse maison avait attiré une vaste cour d'obligés et de clients. L'orgueil du «Grand Capitaine» transparait, malgré sa splendeur déchue, jusque dans son attitude devant les juges: s'il s'adresse à eux avec la déférence due à leur qualité d'Inquisiteurs, c'est sans jamais se départir d'un ton assurance et de fermeté. Sa tentative de suicide en prison (au moyen d'un couteau dont il se blesse au ventre, mais sans mettre ses jours en danger) trahit-elle un moment de fai-

39. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 158 v: «Yten dixo que muchas veces en el dicho escritorio se juntaron el dho manuel baptista perez, este confesante, el dho juan rodriguez duarte y luis de vega, ya de día ya de noche, por ser alli su continua asistencia para los despachos y hablaban todos quatro en las cosas de la ley de moyses sus ritos y cerimonias...».

blesse et de désespoir? ¿Ce qui semble l'animer plutôt, en cette extrémité, c'est sans doute encore le souci de préserver son honneur, en même temps que la crainte d'être contraint, sous la torture, de passer aux aveux, et de reconnaître ainsi sa propre infamie. Mais il s'agit aussi, et surtout, de ne pas compromettre les siens. Nous disposons en effet de trois lettres codées (en chiffres) que Manuel Bautista put faire parvenir de son cachot à Sebastian Duarte, dont il redoutait qu'il ne cédât à la question: il exhorte son beau-frère à supporter la torture et à affronter la mort afin, dit-explicitement, de protéger leurs épouses respectives. Écoutons ces messages pathétiques qui, dans un style hâtif, nous font entendre directement la voix de Manuel Bautista Pérez:

Si l'on en vient à avouer, les premières qu'ils voudront que nous donnions, ce sont nos compagnes et tous ceux de notre maison... Ils nous soumettront à la question pour que nous disions tout ce qu'ils veulent. Je vois que tous vont nous accuser, et m'accuser moi en particulier, qui ai plus d'obligations que les autres... Je vous vois avec peu de courage, et désireux de vivre; si vous avouez sous la torture, faites comme il vous semblera, et nous vivrons dans une perpétuelle infamie... je ne sais si nos compagnes auront à subir cela, mais plutôt que de donner dona Guiomar, je préfère» mourir mille fois. Et maintenant je voudrais l'être [mort], plutôt que de faire de faux témoignages contre mes amis et ceux que je connais, et vivre dans une infamie et un déshonneur perpétuel, moi qui tant ai professé l'honneur.⁴⁰

40. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, ff. 180 r – 180 v: «... llegado a confesar las primeras en que an de querer que demos an de ser nuestras companeras y en todos los de casa... nos an de poner a tormento para que digamos lo que ellos quisieren, estoy viendo que todos nos an de acusar y a mi en particular y que tengo mas obligaciones que otros que an confessado... y veole con poco animo y deseoso de vivir y si en el tormento a de confessar aga lo que le pareciere y vivernos con perpetua infamia... y guardando nuestras companeras aga lo que le pareciere y vivernos con perpetua infamia... y guardando nuestras companeas que no se si an de pasar por ello porque para dar a dona Guiomar antes quiero morir mil veces y agora lo quisiera estar pues e de

Frère, c'est mal de faire mille faux témoignages et d'avouer ce que nous n'avons pas commis, de condamner tant de gens, et celles que nous aimons.⁴¹

Les Inquisiteurs assaillent l'accusé de questions pour qu'il explique ce que signifie «donner dona Guiomar», et pourquoi il craint de «condamner celles que nous aimons». Mais le sens de ses messages n'est que trop évident, et ses véhémentes protestations d'innocence visent, en priorité absolue, à éviter de mettre en cause son épouse. Manuel Bautista Perez, prospère trafiquant d'esclaves, orgueilleux «Grand Capitaine», éprouvait aussi un sincère et profond amour pour dona Guiomar.

Attardons-nous encore sur ces lettres pathétiques ou transparentes quelque chose de l'intimité d'un personnage qui, sous tant d'aspects, diffère d'un Francisco Maldonado de Silva. Car ce qui frappe dans cette correspondance, c'est une absence, aucune trace n'apparaît d'un quelconque attachement au judaïsme, alors qu'on y relève, au contraire, des formules qui expriment une incontestable foi chrétienne:

Reprends courage, frère, donnons notre vie à Dieu, car avec la vie se terminent les maux... Reprends confiance en Dieu, car il nous aidera par son sang et sa mort... mourons pour la vérité...⁴²

Que Dieu nous aide par sa mort, car pour moi il n'y aurait rien de plus doux qu'elle...⁴³

levantar falsos testimonios a mis amigos y conocidos. Y vivir con perpetua infamia y deshonor, quien tanto la profesauna como yo...».

41. AHN, *Inquisición*, leg. 1647, n.º 13, f. 318 v: «Hermano, maldad es decir mil testimonios y decir lo que no hicimos y condenar a tantos y a nuestras amadas».

42. AHN, *Inquisición*, Legajo 1647, exp. 13, f. 318v: «Animaos hermano, demos la vida por dios que tenemos más obligaciones que otros y con la vida se acaban males [...] confiança en dios que el nos ayudara por su sangre y muerte [...] muramos por la verdad...».

43. AHN, *Inquisición*, Legajo 1647, exp. 13, ff. 180r: «Dios nos acuda por su muerte que para mi no hubiera cosa mas dulce que ella...».

On peut certes supposer que, dans ces messages, Manuel Bautista veille à rester prudent, voire cherche encore à donner le change, sachant que ses lettres peuvent tomber entre les mains des Inquisiteurs, ce qui fut effectivement le cas. Se pose donc jusqu'au bout le problème de la nature de ses sentiments religieux: il répète qu'il est déterminé à mourir pour la vérité (comme le faisait Francisco Maldonado de Silva), mais quelle était pour lui la vérité? Même sous la torture il nie avoir jamais judaïsé, bien plus: tout au long de la question, poussée jusqu'au sixième tour de corde, il proclame sa foi en Jésus-Christ, récite de credo, l'ave Maria, et reviennent précisément certaines formules des messages à Sebastian Duarte. On sait en effet que, selon les règles de la procédure inquisitoriales, le greffier note scrupuleusement, pendant la séance de torture, non seulement les déclarations du supplicié, mais encore toutes ses plaintes, ses prières, ses gémissements, et jusqu'à ses cris de douleur. Dans l'ensemble de littérature constituée par ces comptes rendus, dont la seule lecture est presque insoutenable, celui de la question infligée à Manuel Bautista est exemplaire d'humilité chrétienne:

Il dit: Jésus soyez avec moi, mon Rédempteur, aïe, je me meurs, mon Christ, mon Christ revenez pour moi, tenez-moi en votre main. Reine du Ciel, aidez-moi, et il commença à dire le credo... je crois en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, en la Très Sainte Vierge, aidez-moi... mon Jésus, accordez-moi secours... que Jésus soit avec mon âme... et faisait acte de contrition... aïe, mon Jésus aidez – moi de votre sang précieux... puis il se plaignait criant aïe, aïe... je crois en tout ce que croit et enseigne la Sainte Mère Église Catholique Romaine... je me meurs... mon Jésus aidez-moi, mon Seigneur revenez pour mon innocence, revenez pour cet innocent qui souffre pour ses péchés... je veux mourir comme soldat de Jésus-Christ...⁴⁴

44. AHN, Inquisición, Legajo 1647, exp. 13, ff. 386v-389r: «Dixo Jesus sea conmigo Redentor mio ay que muerto Cristo mio bolue por mi teneme de vuestra mano Reyna del cielo favoreceme Santa Maria y comenzo a dezir el credo [...] creo en dios padre hijo

Il est vrai que les exemples ne manquent pas de judaïsants avérés qui, sous la torture, invoquent spectaculairement le Christ, la Vierge et les saints. Mais dans le cas de Manuel Bautista Perez, compte tenu de ce que nous savons par ailleurs de sa dévotion chrétienne, peut-on en l'occurrence dénier toute authenticité à ses prières? De sorte que l'on est conduit, en définitive, à poser la question: martyr juif ou martyr chrétien? Peut-être l'un et l'autre, si l'on admet chez lui une dualité de croyances, ou plutôt une double sincérité s'exprimant en des registres différents. Le versant chrétien de sa religiosité se manifeste selon les modalités ostentatoires de son époque, tout en comportant un fonds de doute et d'incertitude, tandis que sa fidélité à la loi de Moïse serait d'ordre plus mémoratif et historique que véritablement religieux: en ce sens le crypto-judaïsme de Manuel Bautista Perez, si crypto-judaïsme il y a, se fonderait plus sur le culte du souvenir que sur le croire proprement dit, préfigurant ainsi, à sa manière, une conscience juive quasi laïque.

y espiritu santo Virgen Santissima ayudame [...] Jesus mio socorreme [...] Jesus sea con mi alma [...] y decia actos de contricion [...] ay Jesus mio ayudame por su sangre preciosa [...] y luego se quejaba diciendo ay ay [...] creo en todo lo que crece y enseña la Santa Madre Iglesia Catolica Romana [...] que estoy muriendo [...] Jesus mio ayudame amparame Señor mio bolve por mi inocencia bolve por este inocente que esta padeciendo por sus pecados por lo que no hizo ni imaginó [...] que estoy padeciendo sin culpa [...] y que quiero morir como soldado de Jesus Christo...».

Bibliografía

BOWSER, Frederick

1974 *The African Slave in Colonial Peru. 1524-1560*. Stanford: Stanford University Press.

BOYAJIAN, James C.

1983 *Portuguese Bankers at the Court of Spain, 1650*. New Brunswick: Rutgers University Press.

REPARAZ, GONÇALEZ DE

1976 *Os Portugueses no Vice-Reinado do Peru (Séculos XVI e XVII)*. Lisbonne: Imprimerie Nationale-Maison de la Monnaie.

GUIBOVITCH PEREZ, Pedro

1990 «La cultura libresca de un converso procesado por la Inquisición de Lima». *Historia y Cultura*, n.º 20, pp. 145-158.

MEDINA, José Toribio.

1986 *Historia del Tribunal de la Inquisición de Lima (1569-1820)*.

[1887] Santiago du Chili: Bibliothèque Nationale-Fond Historique et Bibliographique J.T.M.

1945 *El Tribunal del Santo Oficio de la Inquisición en las provincias del Plata*. Buenos Aires: Huarpes.

MILLAR CORVACHO, René.

1983 «Las confiscaciones de la Inquisición de Lima a los comerciantes de origen judeo-portugues de la "gran complicidad" de 1635». *Revista de Indias*, n.º 71. Madrid: CSIC.

QUIROZ NORRIS, Alfonso W.

1986 «La expropiación inquisitorial de cristianos nuevos portugueses en Los Reyes Cartagena y México». *Histórica*, Diciembre, vol. X, n.º 2.